

## Le père Émile Bouvier, S.J. (1906-1985)

---

par JEAN GENEST

### Présentation

C'était en 1942.

J'étais jeune professeur de littérature. Un jour, on annonce une conférence du Père Émile Bouvier, S.J., à la salle du Gesù. J'y invite tous les élèves de ma classe. À notre arrivée, la salle est déjà remplie de monde. Sur la scène apparaît, à l'heure dite, un homme, en clergyman, de haute taille, puissante carrure, large front dominé par une chevelure noire, et qui parle avec assurance, d'une voix claire, forte. Immédiatement nous nous sommes sentis en présence d'une personnalité douée d'un magnétisme certain. Il envoûte la salle. Sa parole fascine.

De quoi parle-t-il? Il parle de l'évolution de la société au Québec: nous nous industrialisons avec rapidité; de nouvelles carrières s'ouvrent; le Québec a besoin de compétences; il faudra surveiller les relations patronales-ouvrières, l'avenir de la famille et l'autonomie du Québec. Bref, cela nous sort de l'agriculture.

Plus profondément, le Père Bouvier nous fait toucher du doigt jusqu'à quel point les sciences sociales et économiques vont jouer un rôle de plus en plus grand dans le développement des sociétés, de notre société. Nous sommes déjà au cœur des problèmes ouvriers, des salaires équitables, du syndicalisme patronal et ouvrier. Nous passons avec lui une heure entière à étudier les différentes facettes de la justice sociale. C'est déjà pour l'assistance, plus jeune, la naissance d'un monde nouveau.

Mais qui est le Père Bouvier? Nous ne le connaissions pas encore.

Né en 1906 à Montréal, il entre dans la Compagnie en 1923. Pour ses études philosophiques, on l'envoie au Weston College, près de Boston. Au lieu de revenir à Montréal pour sa régence,

c'est-à-dire pour les années d'enseignement que les jésuites de ce temps-là doivent accomplir dans nos collèges, il demande et obtient d'aller à la célèbre université Georgetown, près de Washington, pour y préparer un doctorat en sciences sociales et économiques. Ainsi, dès 1932, à 26 ans, le Père Bouvier devient le premier économiste du Québec, muni en plus du doctorat encore impossible à obtenir au Québec français<sup>1</sup>.

## L'universitaire

Pour sa thèse, il choisit de donner une analyse critique et comparative de *Rerum Novarum* et de *Quadragesimo Anno* (lancée l'année précédente, le 15 mai 1931). Ce succès, décisif pour sa carrière, ne passe pas inaperçu au Québec. On y cherche justement un maître, en ce qui regarde la pensée sociale de l'Église et les relations patronales-ouvrières. Aussi, après l'ordination sacerdotale du Père Bouvier en 1937, monseigneur Georges Gauthier, alors archevêque de Montréal, demande à celui-ci de se préparer en vue d'enseigner et de diriger l'École de service social de l'université de Montréal. Sa théologie terminée, le Père consacre deux nouvelles années d'études post-graduées (1939-1941) à l'université Georgetown et à l'université Harvard, dans le but de mieux se préparer à son nouveau rôle.

Ces deux années décident de l'orientation de toute sa vie sous deux aspects importants: il découvre l'importance de l'université dans la Cité des hommes et il découvre aussi l'intense vitalité d'une communauté d'amis entièrement consacrée à la recherche de la vérité.

À l'université, il comprend tout à coup: ce que furent les cathédrales pour les peuples du moyen âge, les universités le deviennent pour les sociétés instruites du 20<sup>e</sup> siècle. On y a le culte de la compétence parce que les recherches scientifiques le présupposent. Un fonds d'érudition et de discussions internationales, entre les meilleurs esprits du monde entier, s'établit. Dans ces cercles assez réduits d'esprits, à la fine pointe du savoir, se manifestent des qualités humaines, et même spirituelles, de façon brûlante. Les tensions, certes, y existent, mais elles per-

---

1. Dans une conférence, monsieur François-Albert Angers énuméra les premiers économistes du Québec: monsieur Édouard Montpetit, lui-même, monsieur Vézina. Il avait oublié le Père Bouvier, S.J., qui les précéda tous.

mettent d'approfondir et de mieux cerner les réalités mouvantes. Rien n'est plus exigeant que la critique de ses pairs.

Non seulement le Père Bouvier voit clairement l'importance de l'université et du prestige qu'elle confère à ses meilleurs professeurs et chercheurs, mais il en étudie l'organisation, les rouages, les traditions et, d'emblée, il sait qu'il deviendra, toute sa vie, un homme d'université. Il voit là la route exigeante de son influence future et de sa destinée.

À part les facilités pour la vie de l'esprit, le Père Bouvier découvre la vie même de l'université: elle est faite par l'ensemble des étudiants et des maîtres qui y circulent. Les uns questionnent. Les autres cherchent les réponses. C'est là que se détachent les excellents, les pionniers et les créateurs véritables. Il deviendra l'ami d'Edward Hastings Chamberlain, de Joseph Schumpeter, prix Nobel en sciences économiques, de Summer Slichter, et surtout il consultera Heinrich Brüning, ancien chancelier d'Allemagne avant la montée d'Hitler.

Au Canada, nos universités n'étaient pour la plupart, à cette époque, que de grands collèges. Nous n'avions rien de semblable à lui offrir. Dans une université véritable, le monde repose sur la pensée. Les endroits merveilleux où l'humanité opère ses recherches avec plus d'intensité sont les universités, parce qu'elles ont pour but premier de préparer des maîtres pour la société, et non seulement des pédagogues, des militaires, des politiciens ou des technocrates. Parfois lieu d'utopie, parfois refuge de médiocres et de parvenus de l'esprit, l'université, pour ceux qui ont la vocation, reste un haut lieu de l'esprit et de la construction des sociétés présentes et futures. «Le véritable universitaire doit se savoir un libérateur» disait Nietzsche, car avec lui l'idéal peut, peut-être, prendre corps. Le Père Bouvier y consacre sa vie. Même les gouvernements recherchent son avis et combien d'arbitrages ou de lois portent son empreinte!

## **L'organisateur**

Revenu à Montréal en 1942, le Père Bouvier se consacre à l'École de service social de l'université de Montréal. Bientôt il s'aperçoit que ce type d'école ne le conduit pas à une réorganisation des relations du travail. M. Esdras Minville, un esprit de sa taille, l'appuie. D'ailleurs, l'université Laval s'apprête à fonder,

en 1943, sa Faculté des sciences sociales et Montréal, plus industrialisée que Québec, doit répondre aux besoins de l'heure. La réputation du Père Bouvier comme organisateur, à la fois théoricien et praticien, se répand. Chose curieuse, c'est la Chine qui, la première, en 1948, l'invite à fonder une Faculté de sciences sociales et économiques à l'université de Tientsin. Pour s'y rendre, il passe par l'université de Californie et par l'université de Sydney, se donnant un regard véritablement universel. C'est plus tard, quelques années après la deuxième guerre mondiale, qu'il va en Europe visiter les grandes universités et leurs maîtres. En 1947, il publie une brochure sur la cogestion dont la lecture est encore de grande actualité.

Après Tientsin, en 1952, c'est maintenant la fondation d'une Faculté d'économie à Mexico, à l'université Ibero-Americana. En 1955, l'université Georgetown l'invite, à son tour, pour la réorganisation complète de tout ce qui regarde les sciences économiques, afin, lui dit-elle, «d'être au niveau des plus grandes universités du monde»: «*At Georgetown University from 1954 to 1959, écrivait Goetz Briefs, professeur de sciences économiques à l'université Georgetown, he has completely reorganized the Department of Economics and has raised its standard to those of the highest institutions.*» Il introduit même des cours de sciences économiques à l'École de diplomatie (School of Foreign Affairs) où, en ce temps-là, passent près de la moitié des diplomates professionnels des États-Unis, avant d'être envoyés à l'un ou l'autre des consulats américains. Il est même élu président de la *Catholic Economic Association* des États-Unis. Il ne passe pas inaperçu.

À son retour, ses supérieurs le nomment recteur de l'université de Sudbury. Là il voit vite que les Anglicans et les Presbytériens, avec leurs Écoles de haut savoir, désirent participer aux activités universitaires. De plus, le ministère de l'Éducation de l'Ontario lui manifeste l'impossibilité d'accorder des subventions à une université confessionnelle. Un plan surgit: l'université Laurentienne pourrait chapeauter l'université de Sudbury et les facultés anglicane et presbytérienne. Elle serait non-confessionnelle et pourrait recevoir des subventions provinciales. Quand le Père Bouvier expose, avec lyrisme, ses perspectives d'une université à la fois française et anglaise et qu'il suggère sauver ainsi la minorité française dans le nord de l'Ontario, il ne

rencontre que scepticisme dans le Québec et, pour la première fois, cet optimiste dut avouer son échec. Échec dont il n'est absolument pas la cause!

L'université Laurentienne mise en place, il se voit offrir, en 1962, par l'université de Sherbrooke, nouvellement créée, l'organisation du Département des Sciences économiques. Il ajoute à ce département important, grâce à l'aide du Mouvement Desjardins, un Centre de recherches en sciences coopératives. Du coup l'université de Sherbrooke devient un des grands centres mondiaux en ce qui regarde les études sur la coopération. Il continue d'enseigner à l'université de Sherbrooke, de 1962 jusqu'en mars 1985. Vendredi le 15 mars, il donnait encore un cours à ses étudiants.

### **L'intellectuel engagé**

Cette tâche d'organisateur suffit pour remplir la vie de n'importe quelle personnalité. Pourtant, l'intellectuel en lui ne peut rester inactif. Pour résumer l'immense bibliographie de son œuvre écrite, disons que le Père Bouvier publie vingt-deux volumes dont plus de la moitié ont entre 600 et 1 000 pages chacun. Cent brochures et 1 000 articles dans diverses revues complètent le tableau. Nous en restons stupéfaits. Nous savions tous que le Père Bouvier avait la réputation d'être un grand travailleur: nous ne savions pas que c'était un géant. Nous nous en doutions seulement.

La description de son œuvre n'est pas complète, si nous n'ajoutons pas l'action pratique qui double la vie de l'intellectuel. Cet universitaire refuse le mandarinat. Il lui faut sortir, rencontrer la société vivante, vivre les problèmes et chercher, avec les intéressés, les solutions qui apportent la paix. Il travaille avec les Chambres de Commerce de Montréal et de Sherbrooke, avec la Chambre de Commerce de la province de Québec. Il fonde l'Association professionnelle des Industriels. Il coopère à la mise en marche de l'Association des Boulangers du Québec et des Camionneurs du Québec. Il poursuit la mise au point d'une morale des affaires: on en trouvera le manuscrit aux deux tiers terminé parmi ses notes. Présent au Conseil supérieur du Travail, les centres d'études sociales ou économiques sollicitent aussi son opinion. Il aide l'étudiant aux prises avec une thèse difficile,

avec un syndicat qui cherche un compromis, avec des fonctionnaires qui préparent des lois. Voilà la vraie vie de quelqu'un qui croit à la justice dans la société.

Ses amis, en 1985, croient qu'une telle carrière mérite une reconnaissance publique. Déjà l'École des relations industrielles de l'université de Montréal organise, en mars 1985, une fête en son honneur comme fondateur de l'École. Le recteur de l'université lui remet, à cette occasion, une médaille qui souligne l'apport unique du Père Bouvier et son coup d'œil en dotant l'université d'une telle École. On veut davantage.

On veut lui obtenir un Prix du Québec! Ses amis présentent au ministère des Affaires culturelles une documentation impressionnante sur l'œuvre de sa vie. Quarante-huit heures après la présentation officielle de cette candidature, le Père Bouvier meurt d'un arrêt cardiaque, subit, dramatique, laissant atterrés tous ceux qui le connaissent. Mort le 17 mars, il aurait eu 79 ans douze jours plus tard. Aussi, quelqu'un ajouta-t-il: «Si le Père Bouvier n'est plus certain de recevoir le Prix du Québec, si ce n'est à titre posthume, au moins est-il certain de recevoir le Prix du Paradis!»

## **Le prêtre et l'incarnation**

Mais où le Père Bouvier puise-t-il le dynamisme de sa vie intellectuelle? Où trouve-t-il les motivations qui lui font consacrer son quotidien à l'amélioration de la vie en société? C'est que le Père Bouvier est non seulement un universitaire, un intellectuel et un homme engagé: c'est aussi un prêtre. C'est dans la théologie qu'il puise deux idées très simples qui animent son action et sa pensée.

La première grande idée sacerdotale du Père Bouvier réside dans l'Incarnation. Si Dieu a envoyé son Fils pour parler aux hommes, ce n'est pas pour leur enseigner des idées semblables à des nébuleuses, aptes à flotter dans le ciel des satellites perdus. Au contraire, il faut communiquer avec chaque auditoire selon une mesure adaptée. L'Incarnation est bien plus qu'une adaptation, c'est aussi ceci: les enseignements de Jésus Christ, appliqués par l'Église aux besoins de notre temps, doivent, à leur tour, être diffusés aux gens de notre temps.

Le Père Bouvier a compris que Dieu se révèle à nous de deux façons: il y a certes une révélation surnaturelle, celle de l'Ancien et du Nouveau Testament qui sont son œuvre; mais il y a aussi une révélation naturelle, celle qui nous est apportée par la Création, également son œuvre. Les sciences physiques et les sciences humaines nous font découvrir aussi avec étonnement et admiration l'ingéniosité et la sagesse profonde du Créateur de tout.

C'est dans cette perspective de l'Incarnation que le Père Bouvier découvre l'importance des sciences humaines. Combien de temps avons-nous mis à le comprendre dans l'Église? Où en seraient les rapports entre les savants et l'Église catholique, si le Père Teilhard de Chardin, par les chemins de l'anthropologie, n'y avait apporté tant de perspectives nouvelles? Où en serait même notre présentation des Exercices spirituels de saint Ignace, si nous ne les repassions à la lumière des sciences humaines? D'autres ont profité des chemins ouverts par la science de la psychologie, de l'histoire, de la sociologie, de la psychiatrie, de la gérontologie, pour en arriver à de nouvelles compréhensions de Dieu, de la personne, de la liberté, des besoins des sociétés et des aménagements de la Terre. Le Père Bouvier, lui, choisit les chemins de la sociologie et des sciences économiques.

Par elles, il entrevoit une nouvelle répartition des ressources terrestres, plus juste, plus humaine, entre les pays et les sociétés. Par elles, il entrevoit une rénovation des entreprises industrielles, soit par une participation ouvrière plus concrète, soit par la voie de la coopération. Il voit que la justice ne se passe pas d'intelligence, pas plus que la charité ne se passe elle-même d'intelligence. Comment faire, moyennant négociations et persuasion, pour que les sociétés et les groupements humains connaissent la paix par la justice? Là est toute la vie du Père Bouvier, qui ne peut se passer des enseignements de Jésus Christ et de l'Église. Il doit les porter et les communiquer. L'Incarnation est une communication, celle d'un message et d'un Messager.

## **Le prêtre et la rédemption**

La deuxième grande idée sacerdotale du Père Bouvier est celle de la Rédemption: comment permettre aux humains, au fin fond d'un enfer terrestre, d'opérer les redressements qui les fas-

sent redécouvrir leur dignité d'hommes et de femmes et qui leur ouvriront, bien larges, les chemins du salut, à la fois terrestres et surnaturels? Il ne croit pas à la soumission pure et simple, au fatalisme, à la malédiction sociale ou à une condamnation à la pauvreté: Jésus Christ n'a-t-il pas cherché à montrer les chemins du salut et de la rédemption aux pauvres de son temps? Ainsi le Père Bouvier, avec les moyens adaptés à son temps, enseigne-t-il aux groupes, aux sociétés et aux pays les moyens d'enrayer la faim, la misère, le chômage, l'exploitation et l'avarice.

Autant que sa foi de prêtre, il trouve une autre motivation, combien urgente, dans le cri qui monte, sans cesse, des pays exploités, des masses souffrantes, et des pauvres gens, réfugiés, déplacés, terrorisés, qui n'arrêtent pas de pleurer et de demander plus de justice, plus de fraternité!

Notre temps est rempli de sourds. Trop d'idéologies aveuglent leurs membres. Avec Soljénitsyne, il voit, scandale du 20<sup>e</sup> siècle!, l'existence des goulags où plus de trente millions de gens sont morts sans espoir aucun. Il voit les ouvriers prolétariens écrasés par le pouvoir des tanks, en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Hongrie. Il voit ces monstruosité du 20<sup>e</sup> siècle, versos d'un monde si plein de réalisations remarquables! Il n'accepte pas non plus les guerilleros qui n'engendrent que haine, ruines et, trop souvent, gouvernements militaires dictatoriaux. Il disait: «Donnez-moi douze universitaires engagés en faveur de la paix et je rebâtis ces pays!» Rêve, utopie? Peut-être. Mais le Père n'est pas tendre pour les universitaires devenus partisans et infidèles à leur vocation première qui est celle de la justice et de la paix! Il consacre un de ses derniers écrits au chômage des jeunes en 1985. Pour lui, ces jeunes ressemblent à une moisson mûrie trop précocement et qui est menacée de pourrir sur pied. C'est pourquoi à 79 ans il travaille encore, jusqu'à son dernier souffle, tant le tenaille l'urgence de faire quelque chose. Pour le reste, la miséricorde de Dieu y voit!

### **Le plan et le cadeau de Dieu**

Par cet effort missionnaire parmi nous, le Père Bouvier remplit sa vie comme un grand homme, comme un grand universitaire, comme un grand jésuite, comme un grand serviteur de l'Église. Si nous réunissons en faisceau toutes les vertus qui sont



le moteur de sa pensée et de son action, ne voyons-nous pas, chez lui, se dessiner ce type de saint dont l'Église contemporaine a le plus grand besoin? Entre un capitalisme sauvage, cupide et les socialismes d'improvisateurs ou de fanatiques, le Père Bouvier a trouvé dans la pensée sociale de l'Église une véritable spiritualité, neuve et vigoureuse.

Comme cadre, elle offre de multiples chemins où, par la compétence et la recherche, peuvent croître les œuvres de justice. Tout se termine par une vision: Dieu n'a pas voulu une Terre où les hommes s'entretuent, où quelques-uns accumulent pendant que les autres meurent de faim. Il n'a pas voulu un monde de fauves. Non, il nous a donné assez de ressources terrestres, assez d'intelligences, pour que nous puissions organiser la répartition des dons de façon rationnelle et humaine. Le Père Bouvier croyait que la raison humaine n'y arriverait pas toute seule et que la charité, venue de Dieu, demeure un ingrédient nécessaire à tout commencement de sagesse planétaire. Le Père Bouvier nous laisse un exemple de spiritualité ouverte, généreuse, pleinement humaine et pleinement surnaturelle. Il a tellement aimé la Terre des hommes! Par commandement divin, n'est-ce pas l'humanité entière qui est propriétaire de notre Terre? «Voyez le cadeau de Dieu, aimait répéter le Père Bouvier, et voyez ce que nous en avons fait!»